

12 juin 1965, Montréal

Canadian Women's Press Club

Que ce soit comme mère, comme épouse ou comme jeune fille, une femme véritable est avant tout celle qui cimente un foyer.

De son côté, le journaliste digne de ses responsabilités cherche à unir toutes les forces qui peuvent collaborer au progrès de la nation.

Me voici donc devant le groupe même qui réunit les deux plus grandes qualités qui en font mon auditoire favori, puisqu'il est composé de journalistes et que ces journalistes sont des femmes! Ils forment pour moi une cour suprême devant laquelle je me sens à la fois un peu nerveux (comme homme!) et très confiant, à cause de son impartialité, de sa bonne foi totale et de son heureux équilibre de la tête et du cœur.

Et puisque nous sommes « entre nous, Mesdames », disons du mal des hommes! Même si cela vous est pénible à entendre! À la fin d'avril, dans un discours à Toronto, je demandais aux journalistes d'être mes critiques à la fois impitoyables et compréhensifs. « Soyez dans mon Cabinet », leur disais-je, « mes collègues du ministère de l'Opinion publique ». Je savais bien qu'un président de Conseil exécutif ne pouvait employer une telle figure de style sans prêter le flanc à des plaisanteries; je savais que je passerais pour un esprit léger au jugement des esprits lourds, mais je me disais que l'amitié qui me lie aux journalistes est trop grave pour en parler gravement. J'étais surtout convaincu que personne ne ferait la blague prévue, à cause même de sa facilité gratuite. J'avais raison: c'est, en fait, ce qui s'est produit, ou presque. Il n'y a eu qu'une couple d'exceptions. Et elles étaient masculines! J'ai eu beau regarder dans les journaux sérieux, pas UNE journaliste ne tomba dans un panneau aussi voyant. Ce qui prouve, à l'honneur des femmes, qu'elles possèdent en plus grand nombre que les hommes le sens de l'humour.

Peut-être vous dite-vous silencieusement que c'est précisément à cause de cela que vous pouvez nous endurer ? Le sens de l'humour chez la femme est la dernière chose qu'un de mes amis a découverte. Don Juan sur le retour, (j'ai oublié de vous dire qu'il est plus âgé que moi!) il continue sur son élan à faire des déclarations enflammées. Il me disait: J'ai découvert une chose que je n'avais jamais remarquée dans ma jeunesse: c'est curieux, mais toutes les femmes ont les yeux moqueurs!

C'est au tribunal du bon sens féminin que je veux présenter une requête. J'ai besoin de lui pour dénoncer les farceurs. On a souvent parlé, à tort et à raison, et surtout légèrement, de l'intuition féminine. On l'a même beaucoup blaguée en disant qu'elle devait ses succès à la mauvaise conscience des hommes. D'autres ont dit qu'elle était une invention flatteuse des hommes pour encourager les femmes à ne pas raisonner! Pour ma part, je crois que ce que l'on appelle à tort l'intuition féminine est un bon sens extrêmement puissant s'appuyant sur l'expérience qui raisonne parfois invisiblement et arrive par un raccourci à des vérités qui crevaient les yeux des hommes. Par exemple, la femme a un flair (je devrais dire un raisonnement inconscient) plus aigu que celui de l'homme pour dépister les farceurs, les charlatans de la pensée, les pontifes du néant. Une femme qui est normalement épanouie

est plus près de la nature, donc plus près des vérités élémentaires que ne voient pas toujours très clairement les penseurs abscons. Combien de fois, devant un pédant profond et obscur qui se réfugiait dans de pompeuses abstractions, me suis-je surpris, après avoir fait le tour des regards attentifs des hommes, – regards de bons écoliers – à remarquer l'expression imperceptiblement moqueuse d'une femme. Elle avait décelé le chiqué du grand penseur breveté qui se gargarise des anticonformismes à la mode, mais qui ne sort des sentiers battus que pour déboucher sur des lieux communs « glamorisés » par l'imprécision de la pensée que sanctionne l'obscurité du vocabulaire.

Depuis que le monde est monde, l'humanité a été infestée d'amateurs pleins de zèle qui ont voulu lui imposer les règles étroites de leur conception du bonheur. Ces soi-disant hérauts de la patrie ont été la plaie du monde. Partant de prémisses théoriques et prenant bien garde de les confronter avec les réalités de l'action, ces manchots qui voulaient donner des leçons de boxe, ces culs-de-jatte qui voulaient enseigner la course à pied, se sont toujours distingués par le refus de la souplesse, par l'intolérance qui laisse tomber les oracles, par leur répugnance à voir l'homme dans l'imperfection qui lui est inhérente, par la sévérité de leurs condamnations. Ce qui caractérise un pharisien, quel que soit son siècle, quelle que soit son école de pensée, c'est de lapider les pécheurs. C'est-à-dire ceux qui ne pensent pas comme lui.

Nous avons aussi nos doctrinaires qui veulent diriger notre pensée, pour qui la prudence de l'homme d'action n'est que timidité méprisable et qui – agents de la circulation au carrefour des idées politiques – nous disent péremptoirement, malgré notre désir d'aller tout droit: Non, allez pas là! ... à gauche que je vous dis! ... ou à droite...vous n'avez pas compris espèces d'arriérés!

Eux seuls possèdent la lucidité courageuse, eux seuls ont le droit de faire la petite bouche devant les réalisations qui s'accomplissent et qui, à leurs yeux, sont toujours insuffisantes. Parce que leur montre avance sur l'heure exacte ils croient qu'elle est meilleure que celle des autres.

Lorsque je prie les journalistes d'être les ministres de l'opinion publique, je n'ai pas honte de solliciter leur compréhension – non pas partielle mais la plus bienveillante possible. Je leur demande de comprendre qu'un gouvernement se doit de garder le juste milieu entre les tendances extrêmes qui sont toujours des sources de perturbations douloureuses et de tragédies. Entre l'État gendarme ou veilleur de nuit qui se contente de maintenir l'ordre, et l'État-providence qui veut éviter à des administrés sans le moindre esprit d'initiative le soin de penser et d'organiser leur vie, il y a de la place pour la souplesse réaliste dans « l'art du possible ».

Et quand je parle du possible, je tiens à ajouter qu'il n'est pas figé, mais variable selon les circonstances de l'Histoire. Comprenez-moi bien: le possible d'aujourd'hui n'est pas la suppression, l'avortement d'un plus grand possible de demain!

Chaque fois que j'ai vu un libéral réduire sa pensée au socialisme intransigeant, j'ai fait exprès de choisir le mot « réduire », j'ai été frappé par une constatation: il semblait du même

coup avoir perdu le sens de l'humour, c'est-à-dire de la perspective et du rapport invisible des vérités entre elles.

Un libéral – j'entends par là non pas le membre d'un parti, et je ne répéterai pas pour la millièème fois qu'il y a des libéraux chez les conservateurs et des conservateurs chez les libéraux un libéral, c'est-à-dire celui dont la pensée réchauffée par la générosité évite le double écueil qui consiste à gouverner trop ou à ne pas gouverner assez, à laisser faire ou à tout faire, à ne pas aller assez vite ou à aller trop vite à se scléroser intellectuellement ou à se jeter tête baissée dans chaque utopie.

Le seul écueil qu'il ne puisse éviter, c'est celui d'être critiqué par les possesseurs de certitudes contradictoires. Par exemple, d'un côté on m'accuse d'avoir perdu la maîtrise du volant dans la révolution tranquille; de l'autre on me reproche de mettre les freins.

Tout ce que je vous demande à vous que l'on appelle « les historiens de l'instant », c'est de me dire si j'obéis ou non aux panneaux de signalisation en allant aussi vite que le permettent les courbes que je n'ai pas créées.

Les fossiles inquiets voudraient bien un gouvernement qui frise l'impuissance. L'immobilisme offre des avantages apparents, il donne l'illusion de l'équilibre; et puis vivre dans le passé c'est tellement poétique! Et ça coûte beaucoup moins cher! En éducation, par exemple. Combien d'égoïstes sans enfant ou dont les enfants sont établis, sont consternés, – je dis bien « consternés » – par le coût de l'éducation. Il est considérable, d'accord, mais beaucoup moins que celui de l'ignorance! Ce serait si rassurant pour les « bien pourvus », une société qui ne bougerait jamais! Mais ce serait une sécurité de surface, une sécurité trompeuse. Les dinosaures diront toujours: « Après nous le déluge ».

Par ailleurs, il est aussi injuste et aussi gratuit de dire que l'on ne bouge pas assez vite. Il est commode de gémir, de crier à la trahison, de faire croire à un peuple qui pourtant ne cesse de s'affirmer, de progresser, qu'il est le plus opprimé, « le plus colonisé de la terre » (on l'a dit) et que son gouvernement, conseil d'administration des exploités du peuple, va chercher ses directives à Wall Street ou dans la rue Saint-Jacques.

Quand je vois de profonds penseurs qui, pour être sûrs de demeurer des philosophes désintéressés, se font un devoir masochiste de rater piteusement toutes les entreprises qui exigent de l'esprit pratique ... quand je vois des gens lamentablement impuissants à rendre normale leur vie personnelle, et qui poussent le dévouement jusqu'à organiser celle de quelques millions de Québécois... l'abnégation que je trouve chez l'idéaliste qui rate sa propre vie pour réussir celle des autres, me porte à scruter avec sévérité ma ligne d'action.

Ne serais-je pas à mon insu devenu réactionnaire ? Le gouvernement ne serait-il pas essoufflé ? Est-ce que je le force à marquer le pas, à piétiner sur place, à tourner en rond pour donner l'illusion du mouvement ? J'agis peut-être comme un homme qui craint d'être allé trop loin ? Ma timidité politique effarouchée ne me fait, elle pas donner un coup de barre à droite ? Mais oui c'est ça! Sur le Chemin de Damas mes yeux viennent de s'ouvrir.

La preuve que je suis réactionnaire et que, valet docile, je reçois tous les matins par messenger spécial les instructions occultes de la rue Saint-Jacques, c'est que je viens d'annoncer qu'un

Comité de spécialistes ferait des recherches techniques a l'intention d'un comité conjoint de la législature en vue d'instaurer le rêve des grands capitalistes qui n'ont pas les moyens de payer les factures de leurs médecins: l'Assurance santé!-la preuve que je suis réactionnaire, c'est que nous venons de créer une Société d'exploration minière de laquelle, afin de mieux rouler le prolétariat, les Compagnies seront exclues! ... la preuve que je suis réactionnaire, c'est l'annonce de notre politique d'habitation afin que tous les millionnaires puissent quitter leurs misérables taudis et vivre dans des maisons familiales! ... la preuve que je suis réactionnaire, c'est que je veux créer le Régime universel de

Retraite afin que les représentants québécois de la Haute Finance Internationale, qui ne gagnent qu'entre \$600 et \$5 000 par année, puissent enfin compter sur une vieillesse sereine quand l'âge ne leur permettra plus de me dicter leurs instructions! ... la preuve que je suis réactionnaire, c'est que la Caisse de Dépôt et de placements permettra aux grands financiers d'être piqués, stimulés, tonifiés, par la concurrence que leur fera le peuple du Québec en accumulant des milliards pour son développement économique rationnel. La preuve, enfin, que je suis maintenant un affreux réactionnaire après avoir été de gauche dans ma jeunesse, je vais la fournir tout en frémissant à la pensée qu'un de nos grands idéologues aurait pu me démasquer avant ma confession publique. Figurez-vous que lorsque j'étais enfant et que je jouais prolétairement au baseball, je frappais à gauche.

Maintenant que je pratique un jeu de bourgeois appelé le golf, je frappe à droite! Vous voyez bien que je trahis mon passé et que le pouvoir m'a « conservatisé »! Voilà pourquoi votre fille est muette, voilà pourquoi j'applique les freins. C'est parce que je n'ai pas de carte routière, c'est-à-dire pas de plan quinquennal qui me permette de dire: « Je vais par là; peuple du Québec, suis le guide inspiré que Dieu t'a donné! »

En 1928, l'URSS a vu débiter le premier de ses nombreux plans quinquennaux. C'est sans doute pour cela que son standard de vie est le plus élevé du monde! Un autre pays a eu la satisfaction mystique de voir le coût de la vie monter de 25 % depuis le début de son dernier plan!

Tout cela ne me convainc pas de l'inutilité des plans, mais de la nécessité qu'ils soient bons. Pour être bons il faut qu'ils soient longuement mûris Et pendant qu'ils mûrissent, je ne peux pas m'empêcher de hausser les épaules si un « non-réalisateur » me crie: « Plus vite! »

Je suis le premier et le plus déçu de tous à la pensée que mes conseillers économiques ne m'ont pas encore livré un certain travail que j'attends avec un appétit exaspéré. Mais qu'est-ce qu'un plan, essentiellement?

Effectuer des choix dans le domaine du long terme.

Si, pressé de préoccupations immédiates, bousculé par la nécessité d'obvier à des retards dont j'ai hérité, je choisis comme palliatifs provisoires d'augmenter la production industrielle, les échanges commerciaux, le rendement du travail, la réduction du chômage, l'élévation du niveau de vie, la sécurité sociale et les conditions de logement, je ne peux pas m'empêcher de penser: « Il est impossible que je me sois trompé de route ». On ne peut pas me reprocher de marcher dans une direction opposée à celle qu'indiquera un jour le Plan.

On ne peut me faire qu'un type de reproche: n'avoir pas la science infuse, ne pas me croire infaillible, refuser de décider ex-cathédra, ne pas appartenir à ces esprits précieux dont Molière disait qu'ils « savent tout sans avoir jamais rien appris ».

La seule question qui est devant vous, mesdames mes juges, c'est: « ai-je dans l'intervalle perdu mon temps » ?

Je tire mon orgueil du fait d'être attaqué à la fois par les maniaques de la vitesse et par les « Sunday drivers ». Je trouve dans cet équilibre des attaques qui s'annulent les unes les autres une certitude humainement raisonnable d'avoir agi au mieux des circonstances dont je ne suis pas responsable. Et je trouve un immense réconfort dans la conviction que l'action pratique est la meilleure réponse aux accusations gratuites.

Depuis quelques mois les annonces de réalisations se sont succédées au point de chevaucher les unes sur les autres. L'Usine de la General Motors, les Usines Peugeot-Renault, l'Usine de Firestone, la Sidérurgie de Bécancour, la Raffinerie d'huile Irving, l'Usine d'Énergie nucléaire, les nouvelles Usines de pâte et de papier, et combien d'autres! Voilà les réponses de l'action salvatrice aux cogitations brumeuses des théoriciens dédaigneux. Voilà aussi et surtout la réponse à ceux qu'un Québec selon eux outrageusement colonisé ne pourrait s'affirmer qu'en élevant des murailles autour de sa réserve! Le nationalisme séparatiste s'occupe des symptômes au lieu de s'attaquer aux causes. Il s'imagine qu'on peut chauffer une maison en tenant une allumette sous le thermostat.

Ce ne sont pas les apparences qu'il faut corriger! La dignité du Québec est une grande priorité – d'accord! La santé économique du Québec est également une grande priorité. Mais, prétendre que ces deux priorités ne font qu'une, c'est: – pour parler comme le professeur Topaze de Marcel Pagnol – « lancer les naïfs sur une fausse piste pendant que les malins se partagent la proie ». Talleyrand avait bien raison de dire: Bien agiter le peuple avant de s'en servir !

Que tous nos grands émancipateurs ne soient pas des Machiavels ou des sépulcres blanchis, j'en conviens volontiers. Il me suffit pourtant de connaître un cas pour savoir que le loup est dans la bergerie.

Et quant aux autres pensionnaires de la même bergerie, je veux bien me contenter de les prendre pour des agneaux qui rugissent pour se persuader qu'ils sont des lionceaux, pour des rêveurs infantiles, mais ils n'en demeurent pas moins des rêveurs dangereux, des rêveurs qui prennent des symptômes de leur refoulement pour un idéal, leur violence pour de la force et leur barbe pour de la virilité!

J'estime qu'avec des réalisations continues, comme celles que j'ai énumérées, je fais plus pour assurer le bien-être, la dignité, le bonheur du futur petit Canadien du Québec que ceux qui voudraient nous faire lâcher la proie pour l'ombre, que ces farfelus qui cogitent gravement en caressant la toundra de leur menton et qui nous donnent des leçons de fierté nationale. Ils prennent bien garde, cependant, de vous parler de la facture, de la « douloureuse », c'est-à-dire des souffrances, qu'après la fuite des capitaux, des représailles économiques et l'inflation en flèche, leur théorie non digérée infligerait à deux ou trois générations sacrifiées,

appauvries, humiliées. Pendant ce temps les idéalistes mystiques du parti tireraient, eux, leur épingle du jeu en occupant des postes bien rémunérés ou leurs fonctions consisteraient à indiquer aux autres les sacrifices qu'il faut accomplir pour sauver la patrie embourbée.

Cette armée d'indépendance... (excusez-moi: ce peloton d'indépendance) pourrait déjà avoir sa devise: – La faillite, nous voici!

Ce ne sont pas eux qui souffriront de la banqueroute, ce ne sont pas eux qui paieront, allez! Ces enfants mal grandis, ces bricoleurs sans apprentissage, ces guérisseurs de notre pensée politique, ces fabricants de panacées qui ont découvert toutes les vérités d'amateurs qui échappaient à la science des laboratoires, adorent imiter les gestes de l'adulte, tous les gestes sauf un: celui de payer l'addition! Pour ma part, j'ai tout investi de moi-même (énergie, expérience, rêves) dans l'avenir du Québec et du Canada. Je ne veux pas – je ne crains pas d'avouer mon égoïsme – je ne veux pas voir s'écrouler ces parts.

Au lieu de lancer des défis ridicules et enfantins à tout un continent d'anglophones, au lieu d'imiter ces « patriotes professionnels incorporated » (à responsabilité limitée naturellement!) j'aime mieux faire en sorte que le Québec se tienne bien droit devant le reste du pays. Au lieu de tomber dans la perversion du nationalisme outrancier, – car le patriotisme sain est au séparatisme ce que l'amour normal est à la perversion – j'aime mieux que le Québec se fasse respecter non seulement en sachant ce qu'il veut, mais en le proclamant, au lieu d'être fuyant et honteusement imprécis.

A moins d'être pêcheur en eaux troubles, à moins d'aimer la haine et de se haïr soi-même, je ne vois pas pourquoi l'on créerait sans nécessité de l'antagonisme au lieu d'entretenir un climat de compréhension sympathique pour des problèmes qui nous sont particuliers. Un homme est-il moins bon Français parce qu'il est Marseillais, Lyonnais ou Parisien? Un homme est-il moins bon Canadien parce qu'il est Québécois? Êtes-vous moins bonne journaliste parce que vous tenez farouchement à conserver votre personnalité individuelle?

Quand on est comme Canadien du Québec ou Québécois du Canada reçu partout, dans le pays avec une cordialité qui dépasse le froid protocole pour aller jusqu'à la chaleur de l'amitié et de l'estime profonde, ce n'est pas à cause de nos extrémistes, de ces verrues de nos qualités françaises, croyez-moi.

Je veux terminer en revenant à ma pensée du début. Critiquez, attaquez, démasquez, mais n'écrivez jamais une ligne qui provoque la désunion, qui puisse inciter un Canadien à haïr un autre Canadien.

Dans le passé – et il en reste des reliquats chez des attardés qui se croient à l'avant-garde – on a tenté de faire croire que le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux étaient des concurrents nés. Au lieu de cela, nous prouvons tous les jours que nous pouvons nous affirmer dans notre individualité sans que le Canada que nous voulons servir en souffre, bien au contraire. Il ne peut que se renforcer de la santé de ses parties constituantes, grandir non pas aux dépens du Québec mais sur le plan international.

Nous n'avons pas le droit ici de hausser les épaules devant les succès et les applaudissements que le Canada récolte sur la scène mondiale, comme si c'était le bulletin

scolaire du fils de la voisine. Notre pays joue un rôle digne et efficace dans la société des hommes libres, un rôle qui lui assure dans le monde entier une considération et un respect de plus en plus grands. Et quand il fait entendre à Washington, à Paris ou au Nations Unies une voix calme et ferme en faveur des droits de l'humanité, l'orgueil que nous en tirons comme Canadiens ne nous empêche pas de nous dire que nous -Y avons notre part comme Québécois qui, sans perdre leurs perspectives particulières, savent également entretenir une vision plus haute, plus dégagée, donc plus complète et plus noble, qui embrasse tout l'horizon de la famille humaine.

Je suis Québécois à 100 %, je suis Canadien à 100 %, et je n'ai aucune sympathie pour les esprits conventionnels qui croient gravement que cela fait 200 %.